David Wojnarowicz: la historia me quita el sueño/ History Keeps me Awake at Night

Yoann Van Parys

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54176>

DOI : 10.4000/critiquedart.54176

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Yoann Van Parys, « David Wojnarowicz: la historia me quita el sueño/History Keeps me Awake at Night », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 26 novembre 2020, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54176> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.54176>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

David Wojnarowicz: la historia me quita el sueño/History Keeps me Awake at Night

Yoann Van Parys

- ¹ David Wojnarowicz fait partie d'une sorte de panthéon de l'art *queer* des années 1970 et quatre-vingt, qui est encore en train de se constituer, qui émerge progressivement des eaux, à mesure que les années passent, que le travail critique s'effectue et que les œuvres sont mises en lumière par des expositions. Ce panthéon réunit des figures telles que Peter Hujar, Martin Wong, Jack Smith ou le merveilleux Paul Thek. On dit art *queer*, mais on pourrait aisément et même commodément réunir ces figures sous une autre bannière, dans la mesure ou la dimension sexuelle et militante risque d'être restrictive s'il s'agit d'embrasser totalement la nature de leur œuvre. Il faudrait alors trouver un mot qui puisse condenser une idée de la liberté, l'idée d'une vie vécue la fleur au fusil, que la création artistique serait venue naturellement accompagner. Ce type de philosophie de l'existence et partant de la création, aura eu également son versant tristement « réel » : c'est un panthéon de figures mortes bien souvent au champ d'honneur du Sida. Mais là encore, on ne saurait les réduire à de simples martyrs. David Wojnarowicz, donc. Son tour est venu. Voici qu'une exposition de grande ampleur circule de par le monde. Elle débute au Withney Museum de New York, ville par excellence de l'artiste. Elle se poursuit au Reina Sofia de Madrid. Et enfin elle s'arrête au MUDAM au Luxembourg. Ce qui caractérise l'art de D. Wojnarowicz et qui, dans une certaine mesure peut être extrapolé aux autres figures dudit panthéon, est un considérable éclectisme technique. Cet éclectisme est militant : il est projeté à la figure du regardeur comme une exigence. Vivre, c'est vivre dans le chaos, dans la multiplicité de la vie, dans son immédiateté, sans y être préparé, car on n'y est jamais préparé, semblent nous crier ses œuvres. Ce qui conteste toute limite, à commencer par la limite stylistique, ou esthétique. Et ensuite (sinon avant) toute limite morale, sociale. L'œuvre de David Wojnarowicz se révèle donc être violemment, crûment hétéroclite. Elle porte aussi la marque des années 1980, qui ont vu des iconographies se frotter les unes aux autres, en une sorte de bizarroïde hallucination. Un trait distinctif de la pratique de

David Wojnarowicz tient dans son intérêt pour des compositions faites de scènes annexes incrustées dans une scène principale, la commentant. Des cartouches, des médaillons apparaissent souvent dans ses « tableaux » mêlant la photographie à la peinture, au texte. Comme si ces années ressentaient là les prémisses de la mondialisation, soit d'une perception renouvelée de la multiplicité et de la simultanéité des expériences de l'homme sur la terre, qu'il convenait soudain d'exprimer. Ce que ces scènes annexes, se déroulant en même temps chez D. Wojnarowicz, paraissaient pouvoir évoquer. Si l'on a mis un peu à distance la bannière *queer*, il faut cependant bien s'en y revenir. L'art de David Wojnarowicz formule également un plaidoyer tranchant en faveur des droits des homosexuels. Ce n'est pas une lutte gagnée d'avance. On sent dans le travail toute la violence d'une époque, à la fois portée vers les gays, mais également vers d'autres communautés, populations. L'œuvre de David Wojnarowicz tient assurément du cauchemar. Parfois même du cauchemar éveillé, tant sont présents ces yeux, ses yeux, dans ses créations. Il n'empêche que ce mauvais rêve connaît aussi ses moments d'extase. Grande et belle place est faite à la sexualité, à sa *catharsis*. Ce qui touche tant dans ce travail, c'est l'audace qu'il porte lorsqu'il vient au-devant du spectateur dans une vulnérabilité (technique, notamment). Mais ce faisant, elle gagne en puissance car elle nous parle, à nous, êtres humains, vulnérables, semblables, directement. C'est une œuvre qui nous parle de la fragilité de la vie, de la menace qui plane sur elle en permanence, faisant qu'il n'y a pas d'autre choix que de la vivre pleinement. Une leçon que notre société actuelle, toute engoncée dans ses assoupissements, gagnerait à se rappeler, pour le meilleur (cette fois). Non pour le pire. Inutile de préciser que le présent catalogue, accompagné d'essais de Julie Ault et de David Breslin est un incontournable.